

KAPWANI KIWANGA, LAURÉATE DU FRIEZE ARTIST AWARD, DÉFIE LE COLONIALISME

Propos recueillis par Gareth Harris



Kapwani Kiwanga, 2016. Photo : Bertille Chérot/
courtesy of the artist and Galerie Jérôme Poggi,
Paris

[SHADY] TRAITE DE LA RENCONTRE DU COLONIALISME ET DE LA NATURE VIA LA TERRE

Les visiteurs de Frieze New York cette semaine y découvrent une installation créée spécialement par Kapwani Kiwanga. Cette artiste émergente née au Canada et vivant à Paris [représentée par la galerie Jérôme Poggi] est la lauréate du premier Frieze Artist Award, lancé cette année à New York. Sa pièce installée en plein air, intitulée *Shady*, est une structure imposante réalisée en toile servant à faire de l'ombre, un procédé utilisé à grande échelle dans l'agriculture en Afrique. Le projet a été mené par Adrienne Edwards, la nouvelle conservatrice pour la performance au Whitney Museum of American Art (New York), et financé par le sponsor du prix, la Fondation Luma, qui a donné 30 000 dollars (25 000 euros) pour la production et l'installation de l'œuvre.

Shady est-elle une œuvre uniquement sur le colonialisme ?

Kapwani Kiwanga : Nous vivons dans un système qui se nourrit de cette façon de voir le monde. Pour être plus précise, [*Shady*] traite de la rencontre du colonialisme et de la nature via la terre. J'ai récemment commencé à travailler avec cette toile utilisée en agriculture pour créer de l'ombre. Elle est souvent employée pour les monocultures, dans des zones où certaines plantes ne pourraient survivre sans ce procédé très simple, créant un microcosme qui n'existe pas. Je vois un parallèle entre cette technologie contemporaine très simple et la réflexion aboutissant aux caisses de Ward [conteneurs du

XIX^e siècle], ces terrariums hermétiques, qui permettaient de transporter des plantes dans le monde entier.

Le contexte de la foire est-il approprié pour une telle pièce ?

J'espère que quelques personnes [l'apprécieront]. Vous pouvez être vous-même, mais ce qu'une autre personne voit est différent. Et je suis toujours surprise des retours. J'espère que l'œuvre et ses significations peuvent être lues de différentes manières. Cela dépend de l'attention et de l'intentionnalité de la personne qui la regarde. J'espère qu'il y aura une vie après la mort pour *Shady*, et je souhaite sincèrement qu'elle continue à vivre dans un autre espace.

Vous avez étudié l'anthropologie et la religion comparée à l'Université McGill à Montréal. Comment cela nourrit-il votre pratique ?

Je pense avoir réalisé à quel point cela a marqué mon travail, peut-être pas seulement le contenu mais aussi parfois la forme. Je pensais récemment à la façon dont les différentes approches de l'écriture textuelle en anthropologie influencent de plus en plus mes installations. Quand je m'intéressais à l'anthropologie et à la religion comparée, je ne regardais pas seulement les sociétés et les cultures, mais aussi diverses expressions culturelles, en particulier en dehors du canon occidental. Il

**[LA
RECHERCHE],
C'EST LA JOIE,
LA JOIE DE
PARTAGER
ET DE
TRANSMETTRE**

s'agissait souvent d'étudier ce que l'on pourrait appeler les marges, ou les décentrés. D'une manière plus douce, cela a influencé ma façon actuelle de travailler.

Pourquoi êtes-vous devenue artiste plutôt qu'universitaire ?

Que l'art soit une plate-forme plus ouverte porte à débat. Mais je voulais quelque chose d'un peu plus accessible, et accéder à des intelligences peut-être différentes. Pouvoir entrer [dans une œuvre] et avoir une expérience sensorielle peut ouvrir la porte sur autre chose, que ce soit l'espace ou le son ou le rythme de circulation dans une installation. Il y a différentes portes et toutes mènent au même endroit, mais vous pouvez décider d'ouvrir une porte plutôt qu'une autre. Certaines personnes peuvent passer devant, bien sûr, sans s'en soucier, et c'est très bien. Le monde universitaire a envie d'avoir des clés plus spécifiques et moins accessibles pour ouvrir ces portes.

La recherche est-elle la partie la plus agréable du processus pour vous ?

C'est la joie, la joie de partager et de transmettre. J'apprécie vraiment cela. Je parcours les archives et les images – je consulterai les actualités et les articles de presse – jusqu'à ce que je trouve l'image qui corresponde à un moment particulier où l'indépendance est célébrée, ou à un moment clé qui mène à l'indépendance. Et les images [de recherches] doivent contenir des fleurs, évidemment.

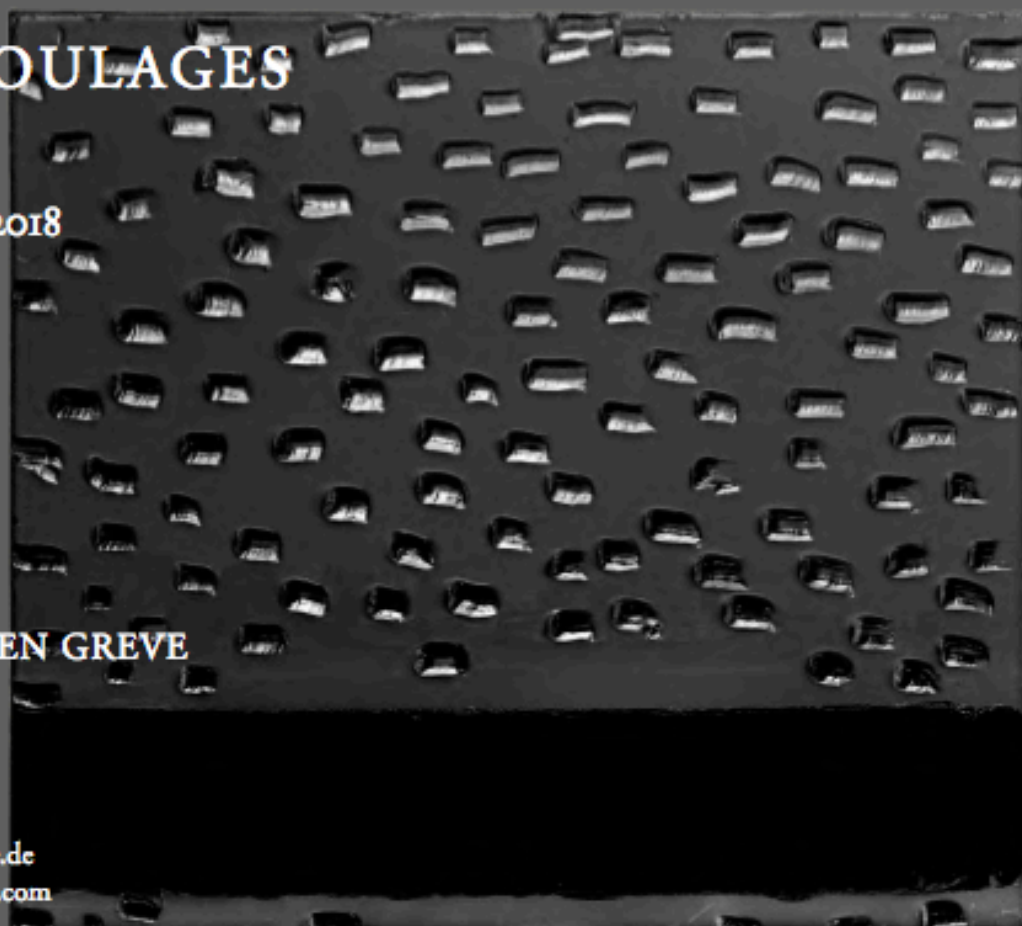
PIERRE SOULAGES

Peinture

13 avril – 23 juin 2018

GALERIE KARSTEN GREVE
COLOGNE

Drususgasse 1-5
50667 Cologne
Tél +49 (0) 221 257 10 12
info@galerie-karsten-greve.de
www.galerie-karsten-greve.com



Pierre Soulages, *Peinture*, 117 x 130 cm, 4 février, 2016, 2016, peinture acrylique sur toile, 117 x 130 cm

Vous êtes aussi présente au Festival international de Glasgow avec une exposition au Tramway (jusqu'au 17 juin). Quel est le thème de cette exposition ?

Les plaques tectoniques européennes glissent sous l'Afrique, elles se chevauchent dans la région de la Turquie. L'idée est que les plaques européennes sont absorbées par l'Afrique. L'exposition se nomme « Soft Measures » et, encore une fois, il y a cette idée de rejeter les faits. J'observe les diverses manières d'aborder les théories de la tectonique. Cela a encore à voir avec l'idée de flux et la création d'une *Pangea Proxima* [supercontinent] dans un avenir lointain. Dans mes précédentes œuvres, j'ai étudié des projets d'ingénierie reliant les continents. Cette recherche sur la tectonique des plaques constitue une suite – mes projets comportent souvent différents chapitres.

Vous résidez à Paris depuis plus de dix ans.

Je m'y suis installée en 2005 à l'occasion d'un programme de recherche de deux ans à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. La ville est très riche en termes d'accès à la culture et de valorisation de celle-ci, et cela me permet de construire mon travail et d'approfondir mon langage artistique.

L'Europe traverse pourtant une période agitée.

Les débats publics et ceux autour du Brexit sont intéressants. Il me semble que cela fait écho à une préoccupation de longue date concernant l'accès aux droits essentiels, qui devient petit à petit plus difficile pour le grand public [au Royaume-Uni] et ailleurs.

**Frieze New York, jusqu'au 6 mai,
Randall's Island Park, New York,
<https://frieze.com/fairs/frieze-new-york>**



Kapwani Kiwanga, *Shady*, 2018. Photo : Jérôme Poggi. Courtesy Galerie Poggi, Paris.



Kapwani Kiwanga et Maja Hoffmann devant *Shady*. Photo : Jérôme Poggi. Courtesy Galerie Poggi, Paris.